

Vol. III

Québec, Septembre 1922

No 5

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE



Organe de la
Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

PRIX : 20 SOUS

CITADEL
BRIQUE ET TERRA-COTTA
 BRIQUE ORDINAIRE, BRIQUE A FACADE
 14 NUANCES DIFFERENTES
 CATALOGUE ET LISTE DE PRIX FRANCO
 SUR DEMANDE
CITADEL BRICK & PAVING BLOCK CO. LTD.
 421 RUE ST. PAUL
 TELEPHONE 5344
 QUEBEC.

Téléphone 5617

Quai: 203 du Pont
 Tel.: 4961

CHARBON - SABLE

Nous pouvons toujours vous fournir
 les meilleurs prix du marché con-
 sidérant la qualité et le service.

J.-L. LACHANCE, Limitée

99, RUE DALHOUSIE, - - Québec

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTREE

Adresse : LE TERROIR, *Enrg.* — Case postale 366 — Québec

Abonnement payable d'avance : \$2.00 par année

Vol. III, No 5.

Québec

SEPTEMBRE 1922

SOMMAIRE

	Page		Page
Septembre, D. P.....	194	L'enseignement classico-ménager, Donat Dufour.....	213
Histoire d'amour, poésie, Avila de Belleval.	195	Aubes et Réveils, Ernest Chouinard.....	219
Le bûcheron (gravure).....	196	Coin des Musiciens, "L'esprit, la musique et la morale", suite, par Léo Roy.....	229
Le bûcheron, D. P.....	197	Au temps jadis (gravure).....	236
Le Parler des Nôtres (conférence, suite et fin), Jos. Dumais.....	198	Revue des Lectures, par Damase Potvin.....	237
Le saumon (gravure).....	211	Service de Librairie.....	244
Le saumon, D. P.....	212		

NOTRE REVUE

Nous engageons nos lecteurs et, plus particulièrement encore nos lectrices, à lire, dans la présente livraison du TERROIR, l'excellent article de notre nouveau collaborateur, M. Donat Dufour, professeur à l'Ecole Normale de St-Pascal, sur l'enseignement classico-ménager.

Il nous fait plaisir d'annoncer que M. Dufour donnera à Québec une conférence sur ce sujet sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

Le prochain numéro de notre revue contiendra, entre autres choses: le texte d'une conférence que faisait, l'hiver dernier, à l'Hôtel de Ville de Québec, sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres, M. Ortiz, gérant de la ville de Grand'Mère, sur la gérance des villes.

Ce même numéro publiera des poésies inédites de M. Maurice Morisset d'Ottawa, poète délicat et chansonnier spirituel dont les œuvres sont spécialement propagées par Charles Marchand, le folk-loriste bien connu; aussi un conte par un nouveau collaborateur; un article sur nos vieilles églises, etc.

SEPTEMBRE

Il semble qu'une année vient de s'écouler, on a fermé les volets de la maison de campagne pour un an presque, et les écoliers ont repris le chemin de l'école où ils étudieront pendant dix mois qui leur paraîtront plus longs qu'un an.

Toutes les pensées qu'éveille en nous ce mois mélancolique !

On a beau être sorti de l'école depuis dix ans, depuis vingt ans; on a beau n'avoir jamais mis les pieds dans une école quelconque, septembre s'appelle pour tout le monde le mois de la rentrée.

Septembre!

Il semble que ce mois marque dans l'année une date prescrite par les saisons et par la nature. Ce mois signifie une fin et un commencement. . . . Fini le temps des joyeuses excursions et des bonnes randonnées dans les campagnes. Subitement, les jours sont devenus courts; et il faut, dès sept heures, allumer les lampes.

Septembre!

C'est bien la vraie rentrée dans le cycle annuel de notre vie; c'est, en somme, le vrai commencement de l'année. Janvier ne signifie rien. Septembre prépare octobre, mois neutre et assommant, mois du sommeil de la nature et qui ennueie tout le monde. Jusqu'au mois de janvier, la vie sera léthargique, dans la vie sociale aussi bien que dans le commerce, sur la ferme comme dans les usines.

Septembre!

Par le spectacle du lent décor qu'il offre à nos yeux, Septembre impose aux moins réfléchis la pensée que quelque chose est achevée et qu'il va falloir partir pour du nouveau. C'est la saison propice au recueillement pour méditer sur ce qu'a valu ce qui s'achève, préparer ce qui vient. D. P.

HISTOIRE D'AMOUR

(Pour le *Terroir*)

*Tel vient l'amour, tel il s'en va, volage.
Au temps où tout naît, entre avril et mai,
Comme elle était belle et que j'avais l'âge,
Timidement, en secret, je l'aimai.*

*Mais juin resplendit, chaud: je lui rimai
Mes ardeurs, livrant ma muse au pillage;
Tant que, tout l'été, c'est moi qui ramai
Sa barque, moi seul, devant le village.*

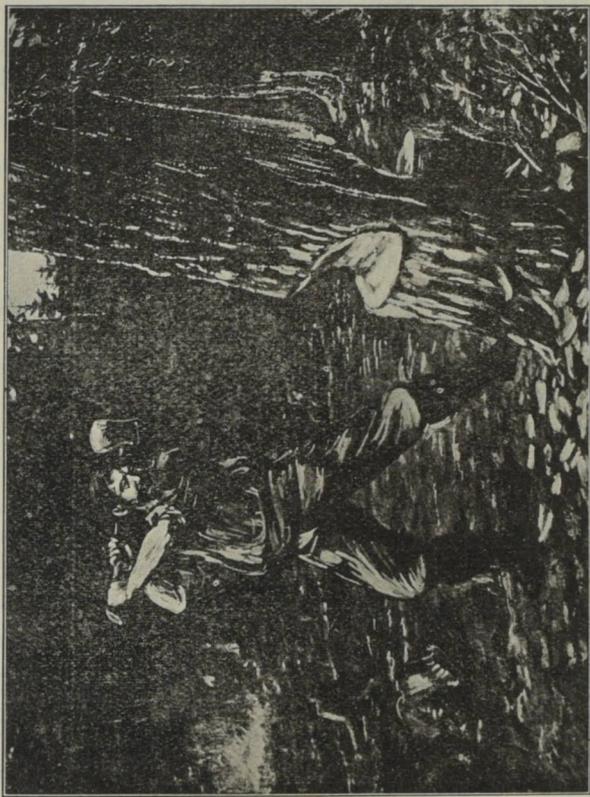
*A la basse automne où tout se roidit
Sous le froid qui prend la morne contrée,
Avec la saison mon amour froidit.*

*Et lorsque plus tard je l'ai rencontrée,
A l'hiver glacé, quand la terre dort,
Mon amour, mon pauvre amour était mort.*

Avila de Belleval.

Verchères, 1922.

LE BUCHERON



A coups redoublés de sa hache, le défricheur canadien attaque le tronc rugueux des arbres de nos riches forêts canadiennes. Du matin au soir, à certaines époques, l'air retentit des coups réguliers de la hache.—Reproduction d'un tableau de R. J. Wickenden.

Le Bûcheron

Dans nos épaisses et riches forêts canadiennes, à certaines époques de l'année, du matin au soir, l'on entend les haches sonner à coups réguliers, de plus en plus sourds au fur et à mesure des progrès de l'entaille au pied du tronc. Elles s'arrêtent soudain, un instant, et l'on entend aussitôt de rauques exclamations avertissant de prendre garde de tel ou tel côté...

L'on perçoit encore deux ou trois coups isolés, puis un long craquement, le fracas d'une chute avec des heurts de branches broyées et le bruit d'un corps pesant, sourd, quand l'hiver, il plonge dans la neige molle, retentissant et crépitant, l'automne, dans la sonorité de l'air libre de feuilles.

C'est la mort d'un arbre de la forêt. Il en meurt comme cela, chaque jour, des milliers dans nos forêts québécoises.

Après l'abattage, l'arbre est ébranché, scié en fûts qui sont chargés sur des traînes et transportés aux "roules" qui montent, montent presque au sommet des cimes des arbres.

La gravure ci-contre, qui est la reproduction d'un tableau du peintre canadien, R. J. Wickenden, nous montre notre défricheur canadien à l'assaut de la forêt. L'original de ce tableau est présentement dans le bureau de l'hon. Honoré Mercier, ministre des Terres et Forêts

D. P.

LE PARLER DE CHEZ NOUS

Conférence faite par M. Joseph Dumais, professeur de diction et homme de lettres, Directeur du Conservatoire de Québec, membre de la Société des Auteurs Canadiens et de la Société des Arts, Sciences et Lettres,—devant cette dernière société, à l'Hôtel de Ville de Québec, le 13 octobre 1921.

(Suite et fin)

—“Eune au’foés, j’ons eu d’la prison.
“Mais moi, j’crais ben qu’javains raison:
“J’avais déchiré ma culotte.....
“Alors moé, pour y r’mettre un fond,
“Pour qu’on n’ voéy’ point mon paw’ croupion,
“J’ons coupé les pans d’ma capote.....
“Et l’capiston m’a foutu d’dans
“Rapport qu’ javains fait du dommage
“Aux effets du gouvernement!”
Saint Martin dit: “Assurément,
J’en avais point fait davantage.....”
—“Eune auler’ foés, j’ons eu tant d’poux
“Qu’ j’ons jamais pu les occir tous.
“—Moé, j’les gardais, dit l’bon saint Labre:
“Fallait fair’ comm’moé, et l’gratter
“En cultivant l’humilité!”

“Enfin, Seigneur, si j’ons fauté,
“J’ons eu aussi ben d’la misère
“Et ben d’la peine à supporter;
“J’ons souffert de ben des magnières:
“D’la faim, d’la fret’, d’la chaud aussit;
“J’ons point toujours dormi la nuit;
“J’ons ben souvent, au long des routes,
“Trainé mes paw’ pieds écorchés
“Tell’ment longtemps j’avions marché,
“En pardant ma sueur à gross’ gouttes
“Sous l’poids du sac qu’était si lourd!.....
“Ya meime eu des foés, dans les côtes,
“Que j’ons porté les sacs des au’es,
“Malgré qu’moi-meim, j’étions ben las!.....”

Et saint Simon disaît tout bas:

“Comme nous, Seigneur, au Golgotha!.....”

“Enfin, me v'la d'vant vous ast heure:

“J'sés eune âm' sans corps et sans d'meure;

“Seigneur, Seigneur, si j'ons fauté,

“L'aurais-j' donc point assez rach'té?.....

“J'ons pus d'sang, et me v'là tout blème.....

“Voyez la plaie à mon coûté!.....”

Saint Thomas dit: “En vérité,

“Seigneur Jésus, c'était la même!”

Et comm' le Bon Guïeu n'disaît ren,

V'là que l'Poilu montra d'la main

Le manteau bleu d'la Vierge Mère,

La grand' barbe blanche à Dieu l'Père,

Et la rob' rouge à Not' Seigneur,

Et dit: “Voilà mes trois couleurs!

“C'est les trois couleurs de la France,

“Et c'est pour ell' tout' mes souffrances;

“C'est les couleurs de mon Drapeau,

“Les trois couleurs de ma Patrie

“Pour qui j'm'ai fait trouer la peau;

“C'est pour ell' qu' j'ai perdu la vie,

“Et c'est pour ell' que j'sés d'vant vous.

“Père Eternel, sûs mes deux g'noux!”

Et voilà que l'Bon Guïeu sourit,

Et qu'darrièr' lui le Ciel s'ouvrit.....

Et l'Poilu vit qu'parmi les Anges

I s'était produit du mélange:

Yavait assis au milieu d'eux

Des tas d'Poilus, l'air ben heureux,

Avec des capot' bleu d'azure

Qu'avaient l'air d'êtr' fait' sur mesure,

Et, sur la têt, des casqu'en or;

Chacun n'avait eun' grand'pair' d'ailes

Pour aller partout sans effort,

Sans pûs jamais mouïller ses s'melles,

Et pour pouwoér fair' trent'six lieues

Sans pûs jamais avoér d'ampoules.....

*Et l'Poilu s'assit dans la foule
 En chantant d'tout cœur avec eux:
 "Gloire à Dieu au plus haut des Cieux!"
 Tandis qu'les Ang, dans la lumière,
 Leur répondaient de tous côtés:
 "Et que la Paix soit sur la terre
 "Pour les homm' de boun voulonté!"*

Marc LECLERC.

Vous vous dites sans doute: C'est du patois, cela? Mais, je comprends tout?". Certainement, vous comprenez, et toute personne sachant lire couramment, peut lire cette poésie en patois angevin ou la chronique percheronne, sans hésitations, beaucoup plus facilement que certaines chansons en patois normand, et même que maints récits de chez-nous, écrits dans notre parler populaire. Tenez, voici une petite scène qui s'est passée à Montréal. Elle m'a été racontée par le directeur d'une école de la Métropole. Je l'ai écrite en vers tout en gardant l'orthographe qui correspond à la prononciation. Eh bien, la plupart des gens qui l'ont lue devant moi, ne l'ont pas lue couramment et pourtant ce langage leur était bien familier. Elle est intitulé: "*D'qui qui quien!*"

*J'ai té mett'mon p'tit gas Nicole,
 A Morrial dans ann' grande école,
 Pou qui h'apprennenoud d'quoè c'qui faut.
 Il a du talent sans émitte!
 Ya d'la mémoér' pis yapprend vite!
 Nus aut's, on guï trouw' point d'défauts.*

*J'yé dît: "Mon gas, faut qu'tu t'appliques
 "Pou l'darder dans ha polétique,
 "Quand qu'l'aras fini tout ton cours."
 Moé, vous savez, j'ai l'in caprice:
 J'voudra qui seye premier minisse!.....
 Ca s'ra don fin pou mé vieux jours.*

Moé pis Rose, on prendra nos aises,
 Encantés, lè pieds su dé chaises,
 Sans rien dépenser d'note argent.
 Cn n'ara pou hann' bonne escousse
 A s'la couler tranvile et douce,
 Aux fra' d'not bon gouvarnement.

Mé j'ai l'ann peur que mon désir
 Me rapport' pas ben gros d'plaisir!
 Para qu'Nicole é paresseux!.....
 J'me tue à dire:—"Mon beau, travaille,
 "S'tu veux gangner ann' bell' médaille!"
 Y m'répond: "P'pâ, j'fa tout d'quoè j'peux".

Ses maît's sav' point pa queul' bout l'prendre.
 Pourtant, yé l'aisé ha comprende,
 C'é t'in enfant si ben él'vé!.....
 Chu nous, y sava ben d'quoè faire'
 Mé ha h'ècol', c'é tout l'contraire,
 Yé teujou l'dargné harrivé!....

Cuèh! v'la c'qu'on nous a dit c'le s'maine!
 Ben moé, j'créya pas ça pas n'graine,
 Mé, j'ava t'in gros poids sus l'cœur!
 Eyer' matin, j'dis t'a ma vieille:
 "Grèy' toè pendant qu'j'attell' Corneille,
 "Cn va 'ler ouèr le Directeur".

En arrivant, on sonn' la cloche.
 In vieux qu'ava le cou tout croche,
 Nous rouv' la porte pis dans l'parloèr,
 En attendant nous fa l'assire.
 Moé j'dis: "Sa mér', c'qu'on va gui dire?"
 A m'répond: "Quitt' f'er', tu as ouèr!"

Quand que l'maît' r'souds, v'la qu'ma bonn' femme
 S'lèv' tout d'in coup' en f'sant sa dame,
 Pis qu'a le r'gâr drel' dans hé 'yeux.
 —"Para qu'Nicol' fa h'insécrabe?"
 Qu'a dit: "Si ça pal' pas hau yâbe!
 "On l'a pourtant él'vé d'not' mieux!"

—“Madam’, dit l’mait’, sans vous déplaire.
 “Nicole é grossier, volontaire,
 “Pis y étudi’ pas ses leçons!
 “Y pal pus mal que tout eul’z’autes!
 “Sé deouèrs sont teujou, pleins d’fautes!
 “J’vous dis qu’c’é l’pus pîr’ d’nos garçons!”

Roug’ comme in coq, ma vieill’ se monte:
 “V’s ête’ in men’eux V’s avez pas d’hon e.
 “S’yéta comm’ çâ, hon l’sara ben!.....
 “On pal’ tout’ ben dans nol’ famille:
 “Moé pis son père et pis nol’ fille!.....
 “Pou’ez-vous m’dir’ de qui qui quien?”

18 mai 1918.

... Est-ce assez concluant? Après tout, si l’on ne veut pas admettre que notre parler populaire est un patois, cela m’est absolument égal. Seulement, il me semble que nous devrions nous efforcer de prouver aux étrangers qui savent le français, autrement que par des dénégations et des protestations indignées dans les journaux, qu’il ne mérite pas cette épithète

Je le répète encore, ce parler populaire, tant qu’il restera français d’allure, méritera notre respect. C’est de la bonne étoffe du pays! Mais l’autre—car nous en avons deux parlars populaires, maintenant—l’autre qu’il faut honnir et mépriser, c’est ce langage hybride, fruit illégitime de l’accouplement du français et de l’anglais, que tant de nos compatriotes emploient à tout propos. C’est de plus en plus le langage de la classe ouvrière. Ecoutez parler les employés de chemin de fer ou les chauffeurs d’automobiles, par exemple, vous serez édifié. Un chef de gare téléphone à un de ses collègues: “Chu t’over d’anne sole “leather valise icitte, t’es pas short toé?”—Comprenez-vous cela? Oui? Oh! alors, vous faites mieux que comprendre le patois, vous comprenez le jargon, car ceci, c’est du jargon de première qualité!!!

Déjà chez nous, dans les villes particulièrement, le vocabulaire est presque aussi vicié que dans les centres manufacturiers de la Nouvelle-Angleterre. Je dis: "presque", car ici, en général, ces mots étrangers à la langue ne sont usités qu'à l'ouvrage ou qu'en parlant de la besogne quotidienne. Le parler de la famille en est encore à peu près exempt. Aux Etats-Unis, c'est différent. La langue anglaise est la seule langue officielle. On l'entend partout et toujours. Les Franco-Américains, surtout les jeunes, lisent les journaux de langue anglaise. Pour quiconque demeure longtemps en ce pays, il est presque impossible, quand on sait quelle influence exerce le milieu, de ne pas adopter, malgré soi, des mots anglais et des phrases à tournure anglaise. Il n'est pas rare de rencontrer par là, des gens s'exprimant un peu comme ceci, en toutes circonstances. Ecoutez ce fragment de conversation entendu dans une gare en attendant un train. Un individu, de retour du Canada, raconte à une connaissance un accident dont il a été témoin, avant son départ de Montréal:

"J'walkais sus l'sywalk, dans ha Windsor Street, en gagnant l'dipot du G. T. R. pou aller pogner ma tréne. Y f'sait chaud like blazes! Ch'tait pas mal dry pis j'étais pou entrer dans la saloon du Queen'Hotel pou boére in schooner, mais by gosh! tout d'in coup, j'attends in yell de mort pis j'voé touas ou quat' fellers qui schnaillaient dans inne p'tite lane dans ha backyard. J'gui runnis moé tou. Yava anne gang de gas qui travaillaient sus l'roof d'l'hôtel, pis in des carpenters qui nailait des slate shingles, avait fait in side steppis dans sa badluck, yava slidé pis yava fallé head first sus l'pavement pis y s'éta crushé la scull! Gorry! y parda sa brain par in hole qu'yava dans l'forehead, no lie, grand comme in écu! In policeman a callé la hurry up mais quand qu'on l'a pickuppé, y'éta dead, dead, dead! D'gee wiz, ienqu'à y penser, j'shake pis j'perspire!"...

Eh bien, cet affreux jargon tend à se répandre de plus en plus chez nous. Les industries, le commerce, les compagnies de transport et, surtout, le va-et-vient de nos compatriotes, grands voyageurs, contribuent à son expansion. Prenons garde. Pour conserver à notre parler ses qualités françaises, il faut de toute nécessité faire une lutte constante à l'anglicisme. En France, la langue s'enrichit tous les ans de mots étrangers. Il en a toujours été ainsi. Elle ne s'en porte pas plus mal. Ces mots, s'ils demeurent dans le parler, prennent une consonance française. Prenez par exemple les mots anglais: "five o'clock, high life, sculler, "outsider", etc. Un Anglais non averti ne les reconnaîtrait pas en les entendant prononcer par un français. Ici, dans notre Québec, nous ne faisons pas la langue française. Nous ne contribuons en aucune façon à en augmenter le vocabulaire. Nos néologismes, quoique de mine française, sont et resteront des mots canadiens, à moins que l'Académie Française ne modifie ses usages pour nous être agréable, mais ce n'est pas probable. Chez nous, l'adoption de mots étrangers appauvrit la langue. L'usage fréquent de mots anglais démontre d'abord l'indigence de notre vocabulaire français et ensuite le peu de respect que nous avons de notre langue maternelle. Enrichissons donc notre vocabulaire d'un plus grand nombre de mots, au moins des mots usuels, afin d'être plus en mesure de résister aux dangers qui nous menacent. Qu'on le veuille ou non, nous subissons une métamorphose dont il ne faut pas trop se glorifier! Nos traditions s'en vont, notre mentalité se déforme, nos mœurs se vicent, nos goûts s'altèrent et pas pour le mieux! Que reste-t-il du bel héritage de nos pères! Que sont devenues les coutumes familiales, l'autorité des parents sur leurs enfants, les habitudes de respect et d'obéissance de la part de ceux-ci, la franchise, la politesse, la cordialité, la simplicité, la confiance entre amis, entre voisins, l'hospitalité courtoise et sincère, le respect

de la parole donnée, la rigidité des principes dans toutes les questions où l'honneur est en jeu et combien d'autres belles vertus ancestrales! Presque toutes ces qualités, ces coutumes qui faisaient du Canadien un être d'un commerce si agréable, sont allées "où sont les neiges d'antan", eut dit le poète François Villon. Les dernières s'en vont rapidement, chassées par un vent destructeur venu d'outre-frontière et sont remplacées par les coutumes et les mœurs judéo-américaines, dont l'influence sans cesse grandissante menace les institutions chrétiennes à travers le monde. Se pourrait-il que seul, dans ce bouleversement général, le parler de la classe instruite de chez nous se conservât pur de tout alliage? Hélas non! malgré les efforts de la petite garde de fidèles qui veille sur lui avec un soin jaloux, il subit, tout comme notre parler populaire, le contre-coup de cette invasion barbare. Vous savez que de nos jours, pour entendre un parler populaire pur d'anglicismes, il nous faut aller dans les campagnes éloignées écouter parler les vieillards ou les gens qui n'ont pas voyagé.

Maintenant, que faut-il penser de tous les compliments que nous décochent à brûle-pourpoint les Français de passage chez nous, lorsqu'ils sont priés de nous dire ce qu'ils pensent de notre parler? Je suis persuadé que tous, sans exceptions, décernent leurs éloges à notre parler populaire plutôt qu'à celui de la classe instruite. Ils sont surpris de trouver dans une colonie anglaise un groupe très nombreux de descendants de Français, demeurés si français de cœur, de langue et d'esprit. Ils en sont ravis, enthousiasmés. Quelle belle trouvaille! Vous pensez bien que, dans cet état d'esprit, nos incorrections ne sont pour eux que des vétilles. Et puis les Français qui viennent ici ne sont pas tous des Parisiens de naissance. Beaucoup sont nés et ont passé leur jeunesse en province. D'autres y vivent encore. Ceux du nord de la France: Normands, Picards, Bretons, Percherons, etc., sont émus et charmés de retrouver ici une

foule de mots de leur province, prononcés comme on les prononce chez eux. M. Delamare, ancien secrétaire général de la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis, mort à New-York il y a quelques années, m'avait demandé, lors de son dernier voyage ici, de lui envoyer quelques-unes de mes pièces en parler populaire. En m'en accusant réception, il m'écrivait ceci: "J'avais les yeux humides en lisant vos récits canadiens. Ils m'ont rappelé mon enfance, car j'ai trouvé beaucoup de ressemblance entre ce patois de chez vous et celui de ma province, de mon cher Artois "aujourd'hui dévasté par les Boches". Du reste, il ne faudrait pas s'imaginer que les Français, que nous recevons toujours très aimablement, vont, de propos délibéré, nous dire des choses désagréables. Ceux qui ont eu la téméraire audace de nous critiquer, soit ici même ou de retour dans leur pays, savent à quoi s'en tenir sur notre largeur de vue et la délicatesse de notre épiderme, ils n'oseraient probablement pas revenir nous voir, et pour cause!... D'ailleurs, les autres, les "élogieux" qui ne font que passer rapidement, ne rencontrent guère que des gens instruits, dont quelques-uns parlent très bien. Ils pourraient même trouver, dans certains comtés, des paysans dont le parler est tout à fait remarquable. De là les compliments. Ils font comme bien d'autres: ils concluent du particulier au général. Pourtant, en ce qui regarde la prononciation, nous aurions tort de prendre pour nous tous les éloges que mérite un compatriote comme Edouard Montpetit, pour ne citer que celui-là.

Quelle opinion les Américains ont-ils de notre parler? Elle n'était pas fameuse autrefois. On dit qu'elle est un peu meilleure depuis la guerre. Mais, encore aujourd'hui, pour le plus grand nombre, le parler des "French Canucks", (1) ne vaut pas cher!! Il y a plusieurs années, j'avais été invité

(1) C'est ainsi qu'ils nous nomment. Je me suis souvent demandé si, dans leur idée, ils établissent un rapprochement entre "Canuck" et "Canaque."

à donner une conférence au Cercle de l'Alliance Française de Lynn, près de Boston. Avant d'entrer dans la salle où se réunissaient les membres, le président du Cercle, un ancien québécois, le Docteur Bédard, un des rares Canadiens ayant réussi à pénétrer dans l'intimité des Américains lettrés et cossus, me dit: "Vous ferez mieux de ne pas dire que vous êtes Canadien."—"Pourquoi?" répondis-je.— "Bien, vous allez parler de la langue française devant tous ces gens qui ne jurent que par le "Parisian French", me dit-il, "et l'on vous écouterait peut-être avec moins d'intérêt, si l'on sait que vous êtes natif du Canada". Il y a une quinzaine d'années, je crois, on m'a parlé d'un compatriote nommé Morin, qui avait enseigné le français pendant cinq ou six ans à l'Université Brown de Providence. On le croyait français. Il donnait entière satisfaction. Mais un bon jour, ne découvrit-on pas qu'il était Canadien! Fini! Son enseignement ne valait plus rien! Il fut remercié de ses services!!! Non, encore aujourd'hui, il n'est pas facile pour un Canadien, fût-il parfaitement qualifié pour cela, de se placer dans les Universités et les Collèges américains pour y enseigner le français, à moins de se dire Français. D'ailleurs, les Européens ont le monopole de l'enseignement du français aux Etats-Unis. Qu'ils soient Français, Belges, Suisses, Russes, Allemands, Autrichiens ou Turcs, tous se disent Parisiens là-bas! Comme nous pourrions être de dangereux rivaux pour eux, ils proclament hautement que seuls ils peuvent enseigner le "Parisian French"!! Ils mettent les Américains, bons gobeurs toujours, en garde contre nous. Ils leur disent que nous parlons un jargon qu'un Français peut difficilement comprendre.

L'opinion des Canadiens-Anglais ne vaut guère mieux. Voici ce que me disait il y a quelques années, un avocat distingué de Sherbrooke, vieux citoyen très estimé et très compétent en matières d'éducation.—"Vous ne sauriez croire, Monsieur, comme nous avons peur du ridicule,

“ nous autres Anglais, lorsqu’il s’agit de parler une langue “étrangère que nous ne possédons pas très bien. Cette “ crainte est si grande que, règle générale, nous préférons “ passer pour ignorants ou étroits plutôt que d’apprendre “ le français tel qu’il est parlé ici. Nous croyons qu’il “ est assez bon pour le peuple, mais qu’il n’est pas conve- “ nable pour des gens instruits!”. Et voilà ce que nous a valu notre peu de souci du perfectionnement. N’est-il pas grand temps de réagir ? Le bon mouvement commencé dans les villes doit s’étendre partout. Que toute personne instruite ou qui s’instruit, apprenne à connaître ses défauts de prononciation. Qu’elle se corrige—c’est si facile pour qui veut s’en donner la peine—et qu’elle s’entraîne au bon parler.

L’entraînement, cela va sans dire, c’est la pratique du bon parler d’une façon régulière, non pas intermittente. S’exprimer avec soin seulement quand on se trouve avec des gens dont le langage est supérieur à celui dont nous nous servons en famille, cela ne suffit pas. Un enfant apprendrait-il à jouer du piano s’il prenait une leçon d’une demi-heure par semaine et s’il ne travaillait jamais entre les leçons ? Il en est de même pour toutes choses : la correction dans les manières, la politesse, etc. “L’habit ne fait pas le moine” dit le proverbe, mais un individu sans instruction, mis avec une certaine recherche, ayant eu l’avantage de fréquenter assez longtemps des gens bien élevés, peut souvent faire une excellente impression dans le meilleur monde, surtout s’il s’exprime poliment. En France, on peut trouver, parmi les domestiques de bonnes maisons, depuis longtemps en service dans ces familles où la distinction fait partie de l’héritage, des gens pas ou peu instruits, parlant un français superbe et dont les manières feraient envie à bien des coloniaux comme nous. Si ma mémoire m’est fidèle, il me semble avoir lu quelque part, il y a plusieurs années, que certains individus de cette catégorie, venus en Amérique en quête

d'aventures, s'étaient fait passer pour comtes ou marquis, avaient fait fureur dans les salons, parmi les gens les plus huppés et qu'ils avaient même épousé des héritières! Certes! ils ne manquaient pas d'entraînement!!

Entrainons-nous donc à fond. Efforçons-nous de retrouver, si nous l'avons perdue, cette fierté française qu'avaient nos pères. Elle stimulera notre énergie et nous aidera à surmonter les difficultés. N'ayons pas trop de prétentions. Rappelons-nous que si nous ne sommes pas arrivés à la supériorité, c'est parce que, bien souvent, nous nous sommes contentés—crainte de l'effort ou de la critique bonne ou malveillante,—de la médiocrité environnante. Il est plus que temps de nous arrêter sur la pente où nous glissons. Si nous ne revenons pas au culte de l'idéal et de l'esprit français—de bon aloi, bien entendu,— nous ne pourrons pas résister bien longtemps aux pernicieuses influences américaines. Mettons de côté le respect humain, obstacle à notre perfectionnement. Retrempons notre énergie et notre fierté nationale dans la source vive du beau et bon langage. Travaillons ferme. Apprenons l'anglais aussi, apprenons-le très bien. Nous devons être assez intelligents pour apprendre à parler deux langues correctement! Mais, par respect pour nous-mêmes, que notre connaissance du français ne soit pas inférieure à celle de l'anglais, et que l'anglais ne prime pas le français dans nos familles!

Nous devrions avoir des milieux de culture française un peu partout, d'abord pour nous entraîner, ensuite, afin de procurer aux Anglais disposés à devenir bilingues toutes les facilités possibles pour apprendre à parler un français châtié.

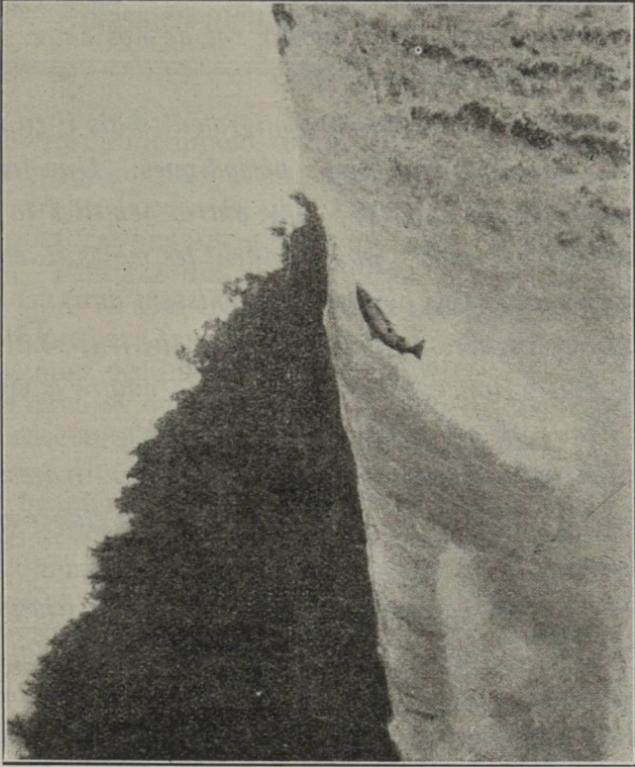
Oui, je le répète encore,—on ne pourra jamais trop insister—, que l'habitude du bon parler se répande de plus en plus dans notre bourgeoisie. Cette pratique nous fera l'âme plus française, car :

“*En parlant bien sa langue on garde bien son âme*”, a dit l’Abbé Groulx, dans une jolie poésie patriotique intitulée: “La leçon des érables”. Aimons-la bien et apprenons-la mieux, cette langue si belle, synonyme de noblesse, de distinction, de clarté et de douceur. La connaissant mieux, nous la transmettrons plus pure à nos enfants et ils y tiendront davantage. Appliquons-nous à parler plus musicalement, si je puis dire, pour notre propre satisfaction d’abord et puis pour faire une meilleure impression sur les étrangers, surtout les Anglais et les Américains. Ces derniers auront plus d’attentions pour nous, si nous respectons notre langue. Ils viendront à nous plus confiants, quand ils seront convaincus que le parler de la classe instruite du Canada français, particulièrement du Québec, n’est pas ce “patoâ” qu’ils dédaignent, mais qu’au contraire il ne le cède en rien à celui de la bourgeoisie parisienne, et, que nous parlons toujours, en toutes circonstances, pour citer ce que disait naguère Charles Maurras, l’éminent écrivain de *l’Action Française*: “ce langage doux, délectable et ensorcelant des “Muses de France”.

Quai des Eboulements, Qué., septembre, 1921



LE SAUMON



Un saumon à l'assaut des rapides d'une rivière saguenayenne.

Le Saumon

Nul poisson, pour la beauté et le goût, ne peut entrer en comparaison avec notre saumon à son arrivée ici des profondes cavernes de l'océan. C'est bien le roi de nos eaux. Comme ses teintes sont riches et variées !

Le saumon est un poisson migrateur mais il suit un certain ordre dans ses migrations périodiques. Une femelle, la plus grosse, marche en tête; les autres femelles la suivent, nageant deux par deux; puis viennent les mâles et, enfin, les jeunes saumons. Ces poissons franchissent dans cet ordre les digues et les cascades qu'ils rencontrent sur leur route; car le saumon peut s'élancer à une hauteur de quatre à cinq pieds hors de l'eau. Pour cela, il se courbe en demi-cercle, s'appuie contre un corps solide, tel qu'une pierre, et, redressant son corps avec la force et la vitesse d'un ressort, il s'élance au-dessus de l'obstacle.

On a vu des saumons s'efforcer de franchir la passe aux saumons érigée dans la Rivière-à-Mars près de la Baie des Ha! Ha!, comté Chicoutimi. Ils faisaient des sauts désespérés, toujours à recommencer mais, enfin, ils réussissaient.

L'intéressante photographie que nous publions ci-contre montre un saumon à l'assaut du courant torrentueux d'une rivière du Saguenay

D. P.

LES QUESTIONS ACTUELLES

**De la formation
classico-ménagère**

PAR

J. D. DUFOUR,

Professeur d'enseignement
classico-ménager.

L'œuvre éminemment éducative de nos couvents est admirable et féconde. C'est dans ces institutions, foyers bénis où règne l'ordre le plus parfait, que vivent, depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à dix-huit, la plupart de nos jeunes filles. Pendant dix mois, chaque année, de dévouées religieuses ont le soin très délicat de protéger, améliorer et souvent refaire des santés, de former des cœurs, de développer et meubler des intelligences, de cultiver des volontés et des caractères et surtout de faire acquérir des habitudes. Voilà en raccourci la mission, grande et sublime, de la sœur éducatrice. Un passé trois fois séculaire atteste bien haut qu'elle a toujours accompli sans faillir sa noble tâche de labeur, de dévouement, d'apostolat. Dans l'ombre et le silence, donnant l'exemple des plus belles vertus, elle a aidé nos chères enfants à franchir le passage difficile, redoutable même qui sépare l'adolescence de la virilité. Pour leur plus grand bien et celui de la société, elle a transformé leur faiblesse en force, leur ignorance en savoir, leurs imperfections en solides qualités, leur indolence, leur apathie, en esprit d'initiative, en activité débordante. Aux familles dont elle n'avait souvent reçu qu'un bloc informe, elle remet une statue achevée, un trésor précieux, un véritable chef-d'œuvre d'instruction et d'éducation.

Oui, les religieuses rendent au centuple ce qu'on leur prête, car elles ont la vocation à leur sublime tâche, elles ont

le dévouement, elles ont l'amour de l'enfance et le grand désir de lui faire le plus grand bien possible. Tous, tant que nous sommes, n'avons-nous pas eu le plaisir de constater très souvent ce fait prodigieux, de toucher du doigt la vérité de cette assertion. Il y a quelques années, n'avons-nous pas vu avec émotion, ces fillettes faibles et craintives, des larmes plein les yeux, quitter pour la première fois le doux foyer familial et s'en aller habiter la serre chaude d'un couvent?... Trois ou quatre années ont passé, et voilà que nous retrouvons dans les enfants de naguère d'élégantes graduées, synthèses vivantes d'âmes pures, de cœurs formés, d'intelligences éclairées. Elles portent les témoignages non équivoques des succès remportés: la médille d'or comme les riches volumes obtenus, attestent la bonne conduite, l'application constante au travail et l'heureux couronnement de leurs études.

Si nous entrons en contact plus intime avec nos chères finissantes, dans les faibles êtres d'hier, dont les facultés n'étaient qu'à l'état embryonnaire, se révèlent de courageuses filles capables d'un travail ardu, possédant avec honneur des connaissances aussi variées qu'étendues. De toute leur personnalité se dégagent la distinction, la dignité, la grâce charmante, triple cachet d'une bonne éducation. Leur physionomie est douce et bienveillante, leur langage simple et correct, leurs manières polies, leur tenue irréprochable. A ces traits caractéristiques se reconnaît invariablement l'élite de nos couvents au terme du cours d'études.

Et si, antérieurement, ces jeunes filles ont pris place, dans leur enfance, à un foyer dirigé par une mère ayant elle-même bénéficié de l'éducation idéale que je préconise à l'instant, oh! le bel entraînement... et les larges horizons!... Nous pouvons augurer avec certitude que celles-là marche-

ront toujours droit au chemin de la vie . . . et que bienfaisante sera leur influence religieuse, familiale et sociale.

Ces jeunes personnes ont des connaissances suffisantes sur l'instruction religieuse, l'histoire, les mathématiques, les langues française et anglaise, et sur les sciences en général. Plusieurs sont familières avec certaines branches spéciales, telles que la dactylographie et la sténographie. Quelques-unes ont un enviable talent de plume; d'autres se distinguent dans les arts d'agrément, celles-ci sont éprises de la philosophie, celles-là lui préfèrent les sciences exactes; en voici qui se passionnent à la recherche des idées qui agitent le monde, pour appuyer de leur influence les opinions saines et se liquer contre les erreurs; d'autres encore se livrent à l'étude de nos graves problèmes actuels pour y trouver la meilleure solution possible. S'agit-il de promouvoir les intérêts de certaines œuvres religieuses ou sociales, aussitôt, elles montent généreusement à l'assaut, et leur compétence et leur courage et leur vertu triomphent infailliblement dans ces heureuses initiatives. Un certain nombre d'entre elles, l'élite, continuent d'étendre leurs connaissances, de s'affiner, de s'assouplir. On les voit, ces dernières, défendre selon l'ordre, nos prérogatives religieuses et nationales; revendiquer par la plume souvent, par la parole quelquefois, nos droits les plus chers, susciter toutes sortes de bons mouvements, élaborer des programmes, créer des associations, fonder des institutions; en un mot, être pour notre pays des sentinelles placées aux avant-postes de l'*américanisme*, de l'*anglomanie*, de l'*impérialisme*, du *féminisme* outré; etc., et enfin de toutes ces infiltrations malsaines dont nous sommes menacés. Elles sont aptes à faire du bien dans tous les domaines où s'exerce leur activité.

C'est donc dire que nos couvents trempent des énergies, des caractères, fourbissent des mentalités viriles; c'est égale-

ment prouver que la formation qu'ils donnent à nos jeunes filles est solide et précieuse. Soyons fiers de cette belle jeunesse qui constitue pour notre race et notre société un appoint et une puissance considérables.

Mais, à vingt-cinq ans, les quatre-cinquièmes de nos diplômées assument un nouveau rôle; elles entrent dans l'état du mariage, devenant épouses, puis directrices et gardiennes d'un foyer dont elles composent l'âme et la flamme. Pour un mari intelligent et dévoué, elles seront dans le gouvernement de la maison, le conseil des ministres, le guide éclairé, la ferme soutien, la grande inspiratrice des meilleures actions; ou bien encore, le phare lumineux qui dans la nuit, montre l'écueil, la compagne avisée et clairvoyante qui guide vers l'idéal, qui, au besoin, élargit la voie, qui reconforte aux tournants difficiles.

Remplir convenablement la tâche ardue et combien délicate de maîtresse de maison, d'épouse et de mère, ne demande-t-il pas des dons rares, des aptitudes multiples et de fortes connaissances? Généralement, nos jeunes filles y sont mal préparées. A plus d'une, la science du ménage fait défaut. Il leur manque de même l'apprentissage de la vraie tenue d'une maison... C'est pourtant ce savoir-faire qui ne s'improvise pas, avec une science relative, qui rendent la demeure attrayante, y faisant filtrer les rayons de ce soleil chaud et vivifiant qui s'appelle le bonheur.

C'est pour combler cette lacune dans l'éducation générale de nos couvents que des écoles ménagères prirent naissance. Dans ces institutions, creusets où se façonnent les femmes de ménage idéales, la future maîtresse de maison étudie tout à la fois la théorie et la pratique de son art ainsi que la science de l'éducation maternelle. Voilà l'ensemble strict des articles du programme ménager, restaurateur des foyers.

Malheureusement, la jeunesse féminine actuelle, prise d'un engouement outré pour les études classiques, craint de déchoir en allant chercher dans ces maisons la solide préparation à sa mission de demain. Les multiples besognes qu'elle aurait à y accomplir lui semblent indignes de ses mains blanches, peu fructueuses pour sa future carrière, et surtout incompatibles avec son savoir artistique et littéraire. Au jugement de Mesdemoiselles, la plupart des recrues de ces écoles ménagères doivent être des jeunes filles faiblement développées au point de vue intellectuel. Et, c'est là le grand mal... le préjugé va ainsi son cours que l'enseignement ménager ou professionnel de la maîtresse de maison est inférieur aux autres enseignements, et, qu'à le suivre, on déroge à sa dignité, se préparant à jouer tout simplement l'humble rôle de bonne d'enfants ou d'habile cordon-bleu.

Par ailleurs, à nos couvents qui donnent une éducation supérieure, nous trouvons cette lacune du manque de formation ménagère. Que faire alors pour atteindre l'idéal? L'enseignement ménager seul ne saurait le réaliser, parce qu'il faut à la femme pour la famille et la société certaines connaissances littéraires et classiques... L'école classico-ménagère, à double programme, ne serait-elle pas constituée pour atteindre le véritable idéal?... A mon sens, et d'après des opinions autorisées, des sommités en éducation, c'est, en effet, l'école classico-ménagère qui forme intégralement la femme de demain, parce qu'elle met sur le même théâtre les deux sortes d'enseignements, parce qu'elle incite à les suivre avec le même intérêt, le même amour... Cette égale sollicitude des autorités de l'institution pour les deux cours apprend aux étudiantes, comme dit un penseur: "qu'on ne déroge pas à coudre, à repriser, à tenir des comptes, à sauvegarder les intérêts d'une maison."

Que veut dire l'appellation classico-ménagère? Ce double terme indique que les deux cours se suivent concurrem-

ment, ou qu'on peut quelquefois étudier le dernier seul si l'on possède suffisamment le premier. Prochainement, nous aurons l'occasion de dire l'origine, l'histoire, la nature, le but de cet enseignement; comment il est possible à l'école normale classico-ménagère de faire marcher de front, sans surcharger le programme, sans compromettre les santés, le cours classique et le cours ménager, formation complète qui crée les véritables maîtresses de maison et qui supprime sans pitié les trop ardentes féministes militantes du vingtième siècle. (1)

J.-D. DUFOUR,

Prof. Ecole Normale.

St-Pascal, septembre 1922.

(1) M. J. D. Dufour, professeur à l'Ecole classico-ménagère de Saint-Pascal, donnera bientôt, à Québec, sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres, une conférence dans laquelle il développera les idées qu'il jette dans le bel article que l'on vient de lire.

Au moment où nous mettons sous presse nous apprenons que M. Dufour vient d'être nommé professeur à la nouvelle Ecole Normale de Sherbrooke.



Aubes et Reveils

CROQUIS

Par

Ernest Chouinard

Première communion

Si vous avez la foi et si vous avez vu communier une première fois votre enfant, surtout l'ainé, vous comprendrez mieux que tout autre, peut-être, la sublimité de cet acte et de cette époque. Il faut avoir déjà quelque notion de la vie, avoir bu quelque part de l'eau du torrent, avoir pu apprécier l'inanité des bonheurs humains, pour bien comprendre et admirer les beautés de cette aurore spirituelle chez l'enfant!

C'est la première évolution très sérieuse qui se produit dans son histoire personnelle.

Jusque-là, l'enfant n'avait accusé que des besoins; on vient naguère de lui apprendre que, dans l'existence humaine, il y a en outre, pour lui comme pour tous, un champ d'action supérieur; la sphère spirituelle où se créent et s'imposent les responsabilités morales.

Jusque-là, il n'avait peut-être poursuivi que des désirs; on lui a fait entendre qu'il y avait encore à suivre des devoirs.

Jusque-là, entre un ris et un pleur, il a pu connaître et voir s'évanouir les premières contrariétés d'ici-bas; on lui a fait voir aussi qu'il y a bien d'autres vilaines choses qui ternissent l'âme, rendent la vie méchante, font souffrir et pleurer.

Jusque-là, dans son esprit ingénu, il n'avait peut-être reconnu que l'autorité paternelle et temporaire des parents au foyer ou du maître à l'école; on lui a démontré qu'au for

intérieur d'un chacun doit régner l'autorité suprême de Dieu.

Depuis deux mois qu'il vit de cette vie nouvelle, on s'est plu autour de lui à assagir sa conduite, à mettre du sérieux dans ses actions et ses paroles. Un enfant qui se prépare à communier ne doit pas agir ainsi, ne doit pas tenir tel langage!

Il a grandi d'autant et tout à coup dans le milieu familial, et comme à l'aube des beaux jours, on lui a facilité l'occasion de se recueillir et de voir se lever le Soleil de justice dans sa vie spirituelle.

Respect soudain des siens au foyer familial, enseignement des grandes choses de la foi à l'église ou aux études, tout lui parle de la gravité de cette évolution première dans son existence.

Il comprendra donc qu'il y a ici-bas deux courses à poursuivre: celle qui conduit chez l'homme, et celle qui mène à Dieu!

Maintenant que sa vie d'instinct pour ainsi dire a pris fin, va s'établir et parler plus impérieusement dans son âme l'hôte mystérieux qui jugera ses actes en première instance. Placé par Dieu lui-même à la porte de notre âme, investi du pouvoir de nous reprocher le mal et de nous inspirer le bien, de faire le départ entre les sentiments qui purifient et ceux qui souillent, entre les aspirations qui honorent et les désirs qui avilissent, cet hôte mystérieux de l'âme, qu'on appelle encore la conscience, reçoit à la première communion de l'enfant sa solennelle investiture.

La conscience remplacera désormais la voix et l'autorité maternelles pour signaler les dangers à éviter ainsi que les tares à redouter. Elle répandra bientôt la rougeur sur un front candide au souffle des infamies qui souillent l'âme et offensent Dieu. Elle fera monter aux yeux les larmes purificatrices du repentir qui restaurent la grâce du baptême et de la première communion.

La grande sagesse enfin de toute cette vie, c'est à la voix de la conscience qu'elle s'établira et régnera; c'est la conscience agissant sous l'effet de la grâce qui ordonnera l'économie des mérites dont on vit éternellement.

Et quand la grâce de Dieu, prêtée à l'homme, au soutien, à l'encouragement de sa conscience, est-elle moins entravée, partant plus efficace qu'à la première communion?

L'aube spirituelle luit alors dans l'âme avec toute sa splendeur. Les nuages pestiférés sortis du puits de l'abîme, n'ont pas encore eu le temps d'assombrir ce ciel dont les reflets éclairent et animent l'œil pur et le langage candide de l'enfant, qui émeuvent et édifient notre tendresse.

Nous le savons bien, hélas! que dans quelques années, au milieu des ambiances délétères, de l'inextricable trame des égoïsmes sociaux, la candeur de l'enfant se masquera, un jour ou l'autre, mais toujours trop tôt, des nuages sombres qui recèlent les orages de la vie. Et c'est parce que nous le savons bien, parce qu'une pénible expérience nous en a laissé le triste souvenir, que notre âme s'émeut au spectacle de ce qu'il en fut jadis aussi pour nous, au regret de ce qui s'en est allé dans notre irréparable passé, comme à la crainte de ce que nous voudrions écarter pour jamais des aurores nouvelles levées sur des tables de premières communions.

“Toute la vie, nous a dit Fénelon, n'est peut-être qu'un songe continu; peut-être que le moment de la mort sera un réveil soudain”.

Heureux plutôt celui pour qui le réveil de la vie surnaturelle, au matin de sa première communion, ne cédera plus au songe creux de la vie! Puisse-t-il conserver dans la poursuite de sa journée, quelle qu'en soit la durée, longue ou brève; à travers tous les sentiers, larges ou difficiles; dans toutes les conditions, fâcheuses ou favorables de la vie, puisse-t-il conserver et emporter du premier foyer de l'amour divin allumé dans son cœur, quelques rayons de cette clarté d'esprit qui fait ici-bas les croyants, et de cette

chaleur de l'âme qui fait les bons de ce monde. Puisse enfin la beauté de cette aube subsister encore suffisamment pour irradier de sa consolation le grand réveil de la mort!

L'horizon s'illumine

Les succès de l'enfant à l'école primaire du village ont inspiré à ses parents l'idée, à la fois généreuse envers lui et orgueilleuse pour eux-mêmes, de le mettre aux études classiques. Ce n'était pas assez d'entendre dire, depuis deux ou trois ans, à chaque examen scolaire, qu'on avait là sous la main un bon sujet, un homme d'avenir peut-être; il a fallu se faire une raison, sous les conseils d'autrui, et prendre un parti afin de ne pas laisser perdre un aussi beau talent, dans le terre-à-terre familial. Il dérogera par le savoir celui-là.

Depuis que l'écolier en a été prévenu, dans un colloque intime avec ses parents, qui l'a subitement grandi à ses propres yeux, il songe non sans amour-propre à ce déclassement au milieu des siens. Il a des manières toutes personnelles d'y revenir souvent, dans la poursuite de ses derniers travaux et de ses derniers succès à l'école locale, et celle-ci lui devient maintenant de plus en plus familière, à mesure qu'il sent approcher le moment de la quitter. Les reluctances, les inquiétudes, les chagrins de l'éloignement forcé du foyer sont des nuages encore trop lointains pour assombrir cette aurore qui point dans son esprit, et il refoule sur l'avenir ces craintes pusillanimes, puisqu'une fin d'année scolaire avec ses récompenses et toute une vacance avec ses plaisirs l'en séparent encore.

Rendons-lui donc les dernières classes plus intimes et plus attrayantes; faisons-lui la place plus large et plus personnelle au foyer qu'il doit quitter, puisqu'il entre au collège.

Monsieur le curé lui-même qui, certes, doit s'y connaître, car il a dû passer aussi lui par le collège, autrefois, avant

de monter à l'autel, l'en entretiendra de temps à autre, à la dérobee, pour lui faire comprendre comme il est beau et avantageux d'être ainsi privilégié. D'ailleurs, monsieur le curé a peut-être concouru à la détermination des parents, par ses suggestions d'abord, ses sages conseils ensuite, et, qui sait, enfin ? par un secourable subside dont il faudra se montrer digne, et que devra justifier une bonne conduite. Et puis, n'est-ce pas lui-même encore qui, par lettre ou visite personnelle aux autorités collégiales, rendra définitivement la chose des plus certaines ? Laissons-lui donc le plaisir de l'annoncer publiquement à l'examen de fin d'année à double fin d'agrémenter la distribution des prix à cet élève si bien méritant, et de faire valoir aux yeux et aux oreilles des contribuables l'efficacité de l'école d'où l'on part de plain pied pour les études classiques. Après quoi, si l'institutrice, que ces éloges indirects ont fait quelque peu rougir, comme de raison, n'est pas recommandée par monsieur l'inspecteur aux gratifications du gouvernement, c'est que messieurs les commissaires, gens encore réactionnaires en ce siècle de progrès, n'auront pas eu le temps de maquiller suffisamment leurs principes d'économie, ou trouveront le salaire d'une simple maîtresse d'école disproportionné avec le rendement des terres.

Cependant, le temps passe bien vite quand on a en vue une coûteuse échéance à rencontrer ou un projet aussi important à réaliser. Toutes les dernières semaines des vacances seront remplies de la grande préoccupation des préparatifs de départ du collégien, de cet enfant, songez donc, qui n'a jamais sorti du village et du foyer.

Un de ces derniers dimanches, le petit Chose, du troisième rang, qui vient à messe et vêpres portant le costume du collège, informé de la grande nouvelle dans le cours de la semaine, a daigné se rapprocher du nouveau confrère, pour lui dire qu'il connaissait sa décision en l'assurant de ses bons offices. Il connaît cela, lui, ça fait deux ans qu'il y va !

Mise au courant, le même jour, toute la maisonnée, la maman surtout, se rassure et jubile. Il n'y a pas de soin, le petit Chose sera là avec lui.

Puis le jour inéluctable maintenant se lève. Les rayons de cette double aurore, à l'horizon morne de l'Orient, comme à l'esprit du nouveau disciple, appelés pourtant l'un et l'autre à briller plus tard, ont peine à percer certains nuages qui les attristent en ce moment.

La veille, tard dans la soirée, la maman et les sœurs se sont employées à mettre en colis le nécessaire et la toilette de l'écolier! Elles en ont plus d'une fois déplacé et replacé les pièces, moins pour en vérifier le nombre et l'état que pour dissimuler le regret de tout ce qu'il ne pourra emporter avec lui de ce cher foyer.

Aux dernières réflexions faites en commun, autour de la table de famille, puisque le papa ne saurait quitter ses travaux urgents, et n'a peut-être pas été le premier du reste à concourir à ce départ, il a été décidé que l'enfant, pour cette première fois du moins, ne partirait pas seul; il y a, voyez-vous, certaines dépenses d'argent que l'on ne peut laisser à sa discrétion, et la maman se rendra aussi jusqu'à ce milieu social où l'on s'instruit.

Entin l'heure des derniers adieux sonne! Le jeune cheval attelé à la voiture des dimanches est là qui s'agite impatient, sous l'effet d'une nervosité que l'on dirait générale autour de cette maison d'ordinaire si placide. Le temps s'assombrit de plus en plus. Tantôt il pleuvra décidément sous les nuages. Il pleut déjà sous bien des prunelles.

A la gare, la scène change. On est en route, en présence d'étrangers nombreux; les attaches et les regrets du foyer se relâchent sous la dissimulation du caractère ressaisi. Et il y a tant de choses nouvelles à voir et à entendre; tant de précautions à prendre quand on va dans le grand monde, quand on est novice en voyage. Le convoi n'est pas encore en gare; mais il vaut mieux s'y trouver un peu avant lui. Le

petit Chose du troisième rang n'est pas encore là, il doit s'y connaître pourtant, et ne commettra pas la malencontre, il faut l'espérer, de manquer son train. On aimerait tant faire route ensemble.

Les voyageurs arrivent encore plus nombreux. D'autres familles sont aussi venues d'ailleurs diriger, comme ça, sur diverses institutions d'enseignement, quelques-uns des futurs membres de notre élite nationale. Bientôt l'arrivée du petit Chose et celle du convoi sont le signal des derniers adieux et de la course première du chacun pour soi.

On est parti pour le collège.

Au foyer du savoir

Vous vous rappelez votre première nuit sous le toit du collège !

Détaché du milieu familial où les préséances sont naturellement déterminées par la supériorité en âge, l'enfant s'est vu jeter parmi toute une population où il chercherait en vain l'usage et la raison de ses privilèges accoutumés. Elle a été triste la séparation définitive, la remise en mains étrangères de sa petite individualité jusque-là peut-être un peu trop choyée, maintenant dépouvue de toutes les préférences qu'il faudra reléguer et oublier là-bas au logis regretté.

Dans cette porte du collège, ouverte à tout venant depuis le matin, qu'il a franchie pour la première fois, mais avant lui tant d'autres, soit pour venir à l'écart préparer leur avenir, soit pour s'en aller au loin, dans toutes les directions, en affronter les orages, l'écolier "nouveau" a vu passer avec lui tous ceux-là qui ont dû, en ce jour, y dépouiller aussi les droits acquis de leur enfance. On les reconnaît facilement à leur maintien timide, à leur effarement dans l'orientation nouvelle, à leur démarche impersonnelle, pauvres oiseaux tombés de la nichée avec des ailes encore incertaines.

Par contre, les "anciens" qui ont déjà vécu seuls au milieu de tous, c'est-à-dire par eux-mêmes au travers des droits égaux et des égoïsmes particuliers d'un chacun, les anciens ont l'œil plus assuré, le pas plus ferme, le verbe plus enjoué. L'expérience est chose si précieuse et si rassurante pour la conduite de la vie à toute étape.

C'est à ceux-là qu'on demandera ce qu'il faut faire, où il faut aller. Oh! comme on est bien servi par l'expérience !

Heureusement, elle s'acquiert sans effort, même parfois sans mérite. Car elle n'est pas, tant s'en faut, l'apanage d'une élite, disons, de ceux qui se distingueront par leur travail, par leur intelligence en classe. Il suffit pour s'en trouver comme cela nanti, il suffit presque d'avoir vécu un peu avant les autres, de s'être vu exposé une ou deux fois aux rigueurs de la discipline, et l'on est classé parmi ceux qui s'y connaissent, parmi ceux que le "nouveau" regarde avec une pointe d'admiration ou d'envie.

Et les vétérans, conscients de cette supériorité momentanée, ne manqueront pas de la faire valoir durant cette journée d'agitation; parmi les groupes de novices aux agissements mal assurés.

Est-ce que chacun n'a pas son heure, de prestige dans ce monde ?

On entend leurs éclats à la joie un peu factice, mais bruyants tout de même. Ils parcourent en groupes les êtres connus, pour apprendre si un tel et tel autre sont arrivés; pendant que le nouveau, à la remorque d'un parent ou d'un ami, portant peut-être encore à la main un ballotin de ses rechanges, visite les pièces du vaste édifice, d'un pas réservé, d'un œil inquisiteur et sous prétexte d'initiation, mais non sans un sentiment de tristesse, comme s'il s'inquiétait pour la première fois de savoir ce qu'il est venu faire dans cette vie nouvelle.

Après les derniers adieux aux représentants du foyer, le coup de cloche réglementaire est tombé comme une estafilade sur l'histoire du nouvel écolier. Il la sépare brusquement en deux parties : celle de la prime enfance, toute d'ingénuité sous l'autorité paternelle et les bonnes grâces maternelles ; l'autre qui commence et se confondra bientôt dans la cohue bruyante d'égaux rencontrés désormais par-tout.

C'est bien la vie personnelle cette fois. Le nouveau sent instinctivement qu'il lui faudra de lui-même chercher des appuis, recourir à cette sociabilité qui fera plus tard son avenir. Incertain de ses mouvements, il imitera d'abord passivement les autres ; car il ne peut avoir si tôt l'orgueil de faire ses volontés.

L'année académique est commencée, et dès sa première minute, la discipline collégiale règne. C'est en théories quelque peu hétérogènes et assez mal ordonnées qu'on s'en va tout d'abord faire acte de civilité et d'obéissance auprès des autorités constituées, pour aller ensuite une première fois s'attabler, suivant une classification déjà surannée, pour les anciens, et pour les nouveaux, au hasard de sympathies villageoises ou toutes récentes.

Là encore le pauvre petit se trouvera interdit, inférieur, exotique, à ces agapes où l'uniformité des services, sinon la frugalité des menus, ne lui rappellera rien de la bonne table domestique qui lui était si familière, si généreuse aussi. Mais la contagion de l'exemple, avec l'absence de toute distinction, le remettra bientôt en bonne contenance. D'ailleurs, pour le moment, si peu qu'il s'interroge et s'écoute, au milieu du bruissement inaccoutumé pour lui des voix qui l'étourdisent, ce n'est pas l'estomac qui réclame encore mais un pauvre petit cœur d'enfant dépaysé loin de son foyer.

La première heure de récréation du soir lui fournira sa première leçon de choses collégiales. Déjà des condisciples

aussi entendus qu'obligeants sont là tout autour de lui pour l'initier sommairement aux études à faire, qui sont difficiles, et aux jeux qui sont amusants, comme il le verra bien.

Puis, la cloche sonne encore, et elle sonnera souvent durant cette longue année vécue loin du foyer paternel. Cette fois, elle impose silence à toutes ces voix qui clamaient surtout des plaisirs et des souvenirs de vacances; elle appelle à la prière d'ensemble ces âmes, hélas! si diversement distraites, et au repos, des esprits qui, après tant d'émotions et de mouvement, résisteront longtemps sur l'oreiller étranger à l'emprise du sommeil.

Au dortoir maintenant ne demandez pas d'où s'échappent ces sanglots à demi-étouffés, ni ces ronflements sonores, quand il fait déjà nuit sous les toits du collège. Les derniers nous révèlent l'effet, sur les caractères avertis, d'une expérience virilisée des tristes exigences de la vie; tandis que les autres témoignent d'une tendresse ingénue dont les attaches sont trop récemment rompues!





COIN DES MUSICIENS

L'ESPRIT, LA MUSIQUE ET LA MORALE

(Suite)

Que d'étroites puérités! Il a trouvé (?....) que la "musique" "caractérise les voluptés que procure un art"..... "*savant et corrompu*". (Savant et corrompu!.. Faut-il donc être corrompu pour passer pour "savant", de nos jours?.....) Et il a ajouté que "cette corruption n'est pas esthétique seulement", mais qu'elle "menace l'intégrité de la pensée et de la volonté chez l'auditeur". Pour "couronner" le tout, Brunetière a affirmé que la musique pouvait "en venir" à nous donner "la jouissance" qu'on demande aux stupéfiants", n'y voyant qu'une différence "en degré plutôt qu'en nature". Eh bien! nous permettant de réfuter un "honorabile membre de l'Académie Française", nous avons trouvé, non pas chez les *petits* hommes, mais on un Dieu Grand et Saint, de quoi confondre l'ignorance mystique et esthétique de cet usurpateur de la critique musicale, laquelle n'incombe qu'à *ceux qui s'y connaissent*. La "musique", telle que la vit monsieur Brunetière, n'a jamais été, n'est pas actuellement et ne sera jamais La Musique. La Musique, par sa *nature divine* même, loin d'avoir "la plus forte prise sur la sensation" physique, *s'en affranchit complètement*, et elle détruit chez l'individu tous "les moyens de séduction physique", même "les plus puissants", en *purifiant l'être en Dieu*, Source de la Sainte Harmonie. Elle *exalte* l'esprit, l'âme et l'intelligence et renie la "seule" matière; elle *élève* les sentiments et calme les nerfs, les sens et le corps rebelles, contrairement à la "doctorale" tirade d'un "immortel" mortel.

La Musique fuit les "voluptés" terrestres, au lieu de les "caractériser", voluptés qui n'existent pas dans "un art musical savant", (laissant de côté l'expression dogmatique brunetièresque: "un art savant et *corrompu*" à la fois, ce qui est un ridicule non-sens), tout Art véritable et toute vraie Science *n'étant pas corrompus* et ne pouvant, naturellement, causer ce dont monsieur Brunetière faisait une "magistrale" mention,— tout en *ne s'y connaissant guère, d'après son propre aveu*.

Monsieur Brunetière a cru voir en la musique la "corruption esthétique" qui "menace l'intégrité de la pensée et de la volonté chez l'auditeur". Chercher et aimer Dieu en tout, dans le Beau, vouloir le faire chercher et aimer ainsi par ses semblables serait donc devenu une "corruption esthétique", d'après nos "savants

civilisés!.....” L’attrait du divin, *bien naturel* chez l’homme purifié, dans l’âme sanctifiée, “menacerait l’intégrité de la pensée et de la volonté”, toujours d’après la “haute science” officielle humaine?.... Et en quoi consiste donc “l’intégrité de la pensée et de la volonté” si ce n’est en Dieu, Créateur et Dispensateur du Tout Universel?.....Penser à Dieu et penser à Ses Œuvres, en Lui, vouloir la Gloire Divine et le Bien du prochain serait donc une “menace” contre “l’intégrité de la pensée et de la volonté”, ô homme aveugle?.....Et puis, vous auriez “trouvé” dans la musique “la jouissance” “qu’on demande aux stupéfiants”, ô “savant” qui ignorez l’Art? Mais quelles sortes de musiquette et de musicaille avez-vous donc entendues, si vous avez voulu être sincère et vrai?!... Et si, tout en étant sincère, vous n’avez pu être vrai, de par le fait de *ne vous y être connu guère*, pourquoi avez-vous jugé faussement, d’une façon illégitime, au lieu de sanctifier votre être, au lieu d’accorder votre audition morale avec la divine Musique?!...Qu’était donc la prétendue “musique”, puisque monsieur Bellaigue a admis la “vérité” des avancés “philosophiques” de Brunetière?!...Alors, il eût fallu ajouter: “vérité” quant à la “musique” que l’on entend généralement, car le jugement de Brunetière sur la musique comme art, est non seulement erroné, mais il est sacrilège. Saint François d’Assise a su et dit: “La Musique sera l’un des plaisirs du Ciel”. Or, Dieu, Créateur de la Musique, comme de tout le reste, ne ferait pas d’un “plaisir” dégradant un Art Céleste. Qu’on laisse à la Musique son beau nom! Mais qu’on la sépare donc enfin de la soi-disant “jolie” musiquette et de la criminelle musicaille!! L’artiste n’aime pas la superficielle “musique”, française ou autre, et pour cause.... La décadence, qu’elle soit dans les mœurs ou qu’elle soit artistique ou philosophique, n’en est pas moins la décadence.

Quant à l’épithète d’art “savant et corrompu”, monsieur Bellaigue a écrit: “un art musical de cette double nature”—il aurait dû corriger et écrire: un art *prétendu* “savant” et *réellement corrompu*—“*n’est pas très éloigné du nôtre*, j’entends de celui que certains musiciens, et non les moindres, nous proposent ou nous imposent aujourd’hui.” Il ne s’agit donc pas d’*Art*, mais d’une tentative purement humaine, usurpatrice de l’Art divin—ce qui n’est pas de l’Art.

Avec le philosophe anglais Balfour, et d’après lui, Brunetière a dit: “Les sens s’affinent, ou plutôt ils s’aiguisent; ils deviennent plus subtils et plus exigeants; ils ont besoin, pour éprouver la même quantité de plaisir, d’une quantité d’excitation plus grande”. Cela est d’un matérialisme grossier.

Et, pourtant, monsieur Bellaigue “confirme” une telle erreur artistique, qu’il qualifie de “vérité”, en écrivant: “Cela est vrai de la musique, beaucoup plus encore que des autres arts; c’est en musique surtout que nous éprouvons un besoin croissant de sensations pour éprouver la même quantité, sinon la même qualité de plaisir.” Celui qui laisse ses sens “s’affiner, s’aiguiser, devenir plus subtils et plus exigeants”, celui-là qui consent à leurs prétendus “besoins de plaisir et d’excitation” se dirige vers la décadence morale et artistique.

L'Art n'est pas une névrose; il est une Science divine, une science bien ordonnée bien équilibrée, bien raisonnée. Et cela est vrai de tous les Arts en général, et de la Musique en particulier.

Tout "art" basé sur "les plaisirs des sens dure ce que durent ces plaisirs; il est fatalement voué au néant, parce que le *seul but* de l'Art—Dieu et le Bien en Dieu en est absent. La sensation (physique) n'est pas à la base de la véritable Musique, contrairement à "l'admission" de monsieur Bellaigue, lequel a écrit, sous l'influence néfaste du brunetierisme musical: "Si la sensation est à la base de la musique en général", etc "Il y a tel e ou telle musique en particulier que la sensualité semble posséder tout entière". Un "art" possédé par toute autre chose son Unique But, lequel est divin, *n'est pas un Art*; c'est une faiblesse humaine qui périmera avec le Temps Monsieur Bellaigue continue: "Sensualité légère, innocente". (?) "s'il ne s'agit que de certaine musique italienne"—"la plus physique que je connaisse", a dit cet épicurien de Stendhal, parlant de je ne sais quelle partition de Rossini Ça, de a Musique? Et Rossini, *Musicien*? "Intense et profonde, et terrible sensualité, dirons-nous à notre tour, en songeant à plus d'une œuvre ou d'un chef d'œuvre même de Wagner, à mainte page de son Tannhäuser de son Parsifal, et à presque tout son Tristan", ajoute monsieur Bellaigue. Entre ce qu'à exprimé Wagner et ce qu'on croit y comprendre, il peut y avoir beaucoup à reprendre sur notre manière de juger *à travers nos sens*, faute de concevoir l'*Idée réellement exprimée* par Wagner. Et puis, même chez Wagner, ce qui n'est pas d'essence divine sera détruit. Wagner lui-même a compris et énoncé que "*l'art commence ou finit la vie.*"

Parce que les saints, les mystiques, les génies méprisent "le matérialisme absolu" blasphématoire, les Lombroso, les Nordau, les Lasègue, les Brouardel, les Morel et autres esclaves terrestres de la pseudo-science matérialiste prétendent qu'ils sont des "dégénérés", et même, des "aliénés"! De ceux-ci et de ceux-là, les "Spiritualistes" sont les plus utiles au progrès réel et durable de l'humanité, alors que les "matérialistes" se confondent mutuellement dans de vaines expériences et démolissent continuellement leurs soi-disant "infaillibles" systèmes pour en recommencer d'autres, non moins faillibles, qui auront le même sort.

La Vérité se sert du Temps, c'est-à-dire Dieu, lorsqu'Il le Juge sage, se charge du sort de ceux qui ont aimé l'Esprit, c'est-à-dire de ceux qui l'ont aimé, Lui, le Dieu Unique, Immuable, Eternel, et qui ont contribué à Le faire aimer, tout comme Il se charge d'anéantir les vaines œuvres de ceux qui auront calomnié et combattu Son Esprit de Beauté "Mihil de nihilo"..... et Dieu seul est tout. Alors, "tout sera effacé de ce qui est écrit, sauf le Nom Divin".

Monsieur Bellaigue, après avoir erré avec "le maître Brunetière", s'en racheta quelque peu, lorsqu'il eut le courage d'écrire: "Mais que de musique, au contraire, celle des Palestrina des Bach et des Haydn, celle des Mozart et des Beethoven, dont on pourrait soutenir qu'elle est *surtout esprit*. Bien p'us, il semble que la musique même, *la musique en soi, possède une sp ritua ilé partizulière.* Autant

qu'un *art*, e le est une espèce de *science*. Non moins que la sensation, la *raison ou l'entendement se rencontre à sa base*." "Elle opère sur des nombres, sur des rapports de nombres: et si la fameuse définition de Leibnitz: "La musique est un exercice inconscient d'arithmétique" (Ce qu'elle a dû plaire aux "savants" matérialistes et ce qu'elle a dû être répétée par des "gens d'esprit"!.....) "ne la comprend pas tout entière, quelque chose d'elle y est cependant développé", ajoute monsieur Bellaigue. La trop "fameuse" et trop vide définition précitée est une vaine erreur Il y a un *ordre musicien mathématique dans la technie musicale*, à part les divers moyens *esthétiques* qui conduisent tous vers l'unique but de la Musique. Monsieur Bellaigue se laisse facilement éblouir par l'esprit humain, malheureusement. Il se reprend parfois, lorsqu'il s'éloigne de "la lettre". Il écrit: "Le sens musical, enfin, je veux dire celui que la musique affecte, l'ouïe", (*L'ouïe*, n'est pas un sens musical mais un sens auditif, physiquement l'âme est le siège de l'entendement du divin, l'ouïe ne servant que d'intermédiaire entre l'audition, par l'oreille,—laquelle est ni indispensable ni même nécessaire,—et la sensation divine dans l'âme. La Musique n'a pas pour but d'affecter l'ouïe; elle s'en sert comme d'un moyen pour arriver à l'Âme, qu'elle fait monter avec elle vers le Créateur.) "nous apparait investi d'une noblesse spéciale et d'une éminente dignité. Il a des titres sacrés, divins même à notre respect." Ce sens par lui-même n'est que physique; c'est la Fin pour l'emploi qui le "spiritualise."

"Ebloui par le buisson ("ardent") de flammes, Moïse ne vit point mais entendit le Seigneur", écrit monsieur Bellaigue. Nous ajouterons: pour la bonne raison que "Nul homme n'a jamais vu Dieu", (Jean 1, 18.) mais que tous peuvent entendre la Voix Divine..... "Fides ex auditu", "nous dit profondément saint Paul", continue monsieur Bellaigue, "et Thomas, le disciple incrédule, fut repris par son Maître pour ne pas s'être contenté d'entendre, pour en avoir appelé du témoignage plus idéal de son oreille à l'assurance plus matérielle de ses yeux et de ses mains."

Mais, il y a aussi entendre (dans son esprit) et entendre par ses oreilles: entendre (dans son esprit) et entendre par ses oreilles; cela équivaut à comprendre spirituellement et entendre physiquement. On entend (physiquement) bien des choses qu'on ne comprend pas (spirituellement), de même qu'on peut comprendre (spirituellement) bien des choses qu'on n'entend pas, physiquement.

Lorsque le Maître dit: "Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende", il parlait aux intelligences raisonnables, lesquelles compriront, avec raison, qu'il fallait être inspiré par l'Esprit pour le comprendre "en Esprit et en Vérité". C'est pourquoi ceux qui ont essayé de comprendre l'Esprit, par leurs oreilles, n'ont qu'entendu des mots qu'ils n'ont pu, naturellement, comprendre. Monsieur Bellaigue continue: "La musique, en outre,—la remarque est, croyons-nous, de Hegel,—a ceci de plus immatériel que les autres arts, que la matière même dont elle est faite, au lieu de durer, se dissipe à l'instant." L'Idée n'est pas faite de matière mais elle se sert à volonté de cette dernière. Voilà pour Brunetière. Leibnitz

et autres esprits humains! "Le son n'a pas un être permanent comme la couleur ou le relief. Il s'évanouit à peine formé, sans laisser de trace." La forme disparaît, inutile faites-vous donc des vibrations du son et de celles de la Pensée dans l'espace?... alors, pour faire place à l'Idée qui laisse sa trace dans l'âme.

Le son "ressemble au parfum de l'encens, dont parle Bossuet," "qui s'exhale et qui n'a son effet qu'en se perdant", affirme monsieur Bellaigue, tandis que Pasteur a dit: "Rien n'est perdu".....

"La musique est le seul art qui puisse subsister encore, dont au moins quelque chose demeure, le sens même auquel elle s'adresse et par lequel elle passe venant à manquer". Le sens demeure, oui; mais que vaut-il sans l'Idée, dont il n'est que le dispensable accessoire?..... Le sens physique n'est pas indispensable à l'audition spirituelle; on en a fait l'expérience, souventes fois.

Nous entendons, dans notre âme, de la Musique plus belle que celle que nos oreilles ont entendue, et, parfois, plus elle que celle qu'on a écrite. Et cela sans l'audition d'un instrument quelconque et sans même la vision de la musique écrite. C'est que les sons, comme les pensées, vibrent dans l'espace se transmettent à nous, selon notre état de perfection réceptive,—c'est à-dire selon notre Amour de Dieu et des hommes. Monsieur Bellaigue continue: "Si l'on est empêché de l'entendre, (physiquement), il est possible de lire la musique et d'y prendre alors un plaisir qui n'a plus rien de corporel". Cela prouve l'affranchissement d'un sens, l'ouïe, pour conduire à un autre sens, la vision physique. On ne sait donc pas entendre les louanges de Dieu (et celles de sa création en Lui) dans son âme, détaché de tout sens physique?

"Le plus grand des musiciens était sourd" (monsieur Bellaigue veut dire Beethoven), "et, pour lui, vraiment intérieures, les voix, ses voix ne chantaient qu'en son âme". C'est que Beethoven croyait! "C'est ici le triomphe de l'idéalisme, et je ne sache pas qu'un autre art puisse prétendre à partager avec la musique ce merveilleux privilège, dépouillant le signe sensible qui lui est propre" (accessoire et non "propre") et "de ne plus exister que par et pour l'esprit".

"La musique, sans doute, existe aussi, comme les autres arts, par la nature, qui l'inspire et qu'elle limite". ajoute monsieur Bellaigue.

Aucun Art n'existe "par la nature", mais dans la nature, qui ne peut inspirer de la Musique et que le Musicien ne peut imiter, quoiqu'il puisse voir l'Œuvre de Dieu dans la nature.

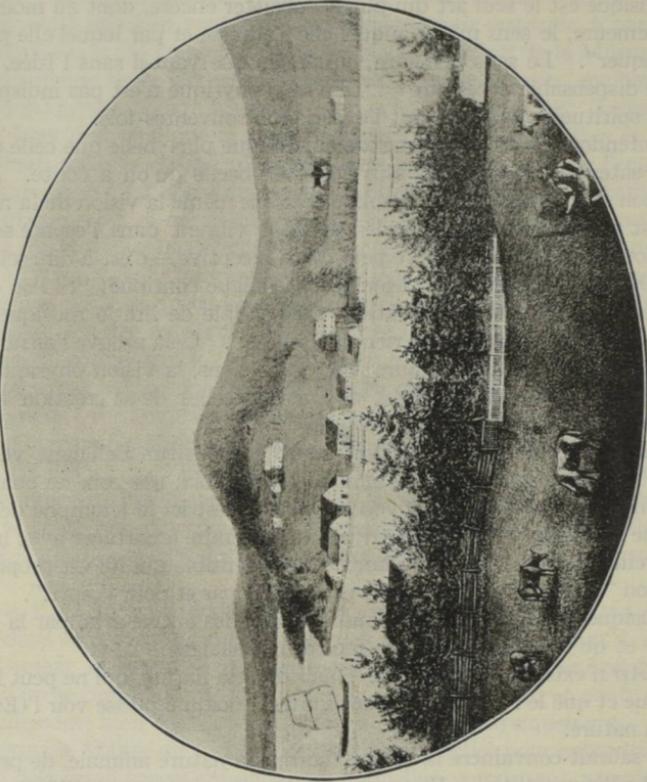
"On ne saurait convaincre la nature, hormis la nature animale, de pratiquer et de conseiller l'immoralité". Et, encore, c'est nous qui voyons de "l'immoralité" dans la nature animale.

"La nature inanimée" (celle que l'on dit telle et qui ne l'est pas, cependant,) est innocente. Elle nous donne même de grands spectacles et de hautes leçons. elle rend, au besoin, de sublimes témoignages". "Coeli enarrant Gloriam Dei".

LEO ROY

(à suivre)

AU TEMPS JADIS



Ceux qui passent, chaque année, la belle saison dans la coquette bate de Caspé trouveront, devant cette gravure, que l'endroit a bien changé depuis 1865. . . Mais qui sait si le progrès n'a pas fait fuir un peu, beaucoup du pittoresque qui se dégage de ce frais paysage.



REVUE DES LECTURES

Par DAMASE POTVIN

Ce n'est pas sans plaisir que nous voyons la *Presse* de Montréal commencer à publier, en feuilleton, des romans canadiens-français. Nous espérons qu'elle n'en restera pas à *Armand Durand* de Madame Leprohon qu'elle publie en ce moment. Nous voudrions que tous les journaux fissent ainsi connaître et apprécier notre littérature canadienne et rendre de cette manière justice à nos écrivains. Que sait-on des œuvres de nos romanciers anciens et modernes? Si l'on ne croit pas pouvoir publier en entier leurs ouvrages, que ne s'efforce-t-on au moins de vulgariser leurs meilleures pages. Les romans en général sont d'excellentes peintures de mœurs; et c'est ainsi que les anciens nous feront mieux connaître les mœurs, les coutumes, les sentiments et la mentalité de nos ancêtres.

A ce sujet, l'hon. L. O. David écrivait récemment: "Nous sommes trop portés malheureusement à ne trouver beau et parfait que ce qui vient de l'étranger. Je lisais, il y a quelque temps, à un homme instruit quelques extraits des ouvrages du docteur Choquette et de M. Adjutor Rivard; il en fut charmé et dit que j'avais raison de prétendre que les œuvres littéraires de nos compatriotes n'étaient pas assez connues, que la lecture en serait plus utile, plus instructive, plus morale et souvent plus intéressante que celle de livres étrangers dont le fond ne vaut pas la forme. Dans tous nos villages il devrait y avoir des salles de lectures où tous les livres canadiens seraient mis à la disposition du public. Le gouvernement, les conseils municipaux et les commissions scolaires devraient s'entendre afin de mettre à exécution cette œuvre patriotique. On a dit qu'on devrait s'efforcer de procurer à la population de nos villages et de nos campagnes les moyens de s'amuser, de se récréer, afin de chasser l'ennui qui trop souvent les pousse vers les villes. Inutile de dire que la lecture devrait être l'article principal et le plus utile de ce programme".

Le *Canada* de Montréal a pris l'heureuse initiative d'éditer en brochure le retentissant discours que prononçait, au début de l'été, à Toronto, l'hon. L. A. Taschereau, premier ministre de la province de Québec. Cet éloquent et courageux plaidoyer en faveur des Canadiens français, cet éclatant hommage aux qualités de cœur et d'esprit de l'habitant canadien méritaient assurément les honneurs de la publication en fascicule. Personne encore mieux que notre premier ministre

n'a su démontrer à nos concitoyens anglais que nos gens ont droit à la sympathie et au respect. Au cœur même de la Mecque des Orangistes, l'hon. L.-A. Taschereau n'a pas craint de démontrer l'heureuse influence que notre clergé exerce sur les mœurs de nos populations; il n'a pas hésité à déclarer que l'habitant de la province de Québec est plus canadien de cœur et d'esprit que la plupart des habitants des autres provinces. Enfin personne n'a jamais parlé de nous de façon à nous faire mieux connaître et apprécier par nos concitoyens anglais.

Il est à souhaiter que la brochure que vient d'éditer le *Canada* soit distribuée à profusion, conservée, lue et étudiée.

The Canadian Gazette, éditée à Londres Angleterre, continue de publier, dans sa section franco-canadienne, récemment fondée, d'excellents articles sur les différents aspects de la politique québécoise. Dans son dernier numéro, *The Canadian Gazette* reproduit en vedette des passages du discours que l'hon. L.-A. Taschereau a prononcé au banquet annuel de la section provinciale de l'Association des Marchands Détaillants du Canada. Elle signale le récent voyage de l'hon. J.-E. Perrault sur la Côte Nord, le Congrès des Médecins de langue française, la nouvelle politique du défrichement des terres de la Couronne par concessions et donne d'abondantes nouvelles des membres de la colonie canadienne à Paris.

The Canadian Bookman, organe de l'Association des Auteurs Canadiens, a fondé aussi récemment, avons-nous déjà signalé, une section franco-canadienne. Dans le dernier numéro de cette revue, le secrétaire de la sous-section française de l'Association, à Québec, M. Alphonse Désilets, donne un intéressant courrier des activités dans le petit monde des lettres de la vieille capitale. M. Désilets dit, au début de sa chronique: "La sous-section des Auteurs canadiens de Québec et du district n'a guère chômé depuis sa fondation. Si les activités de nos confrères de la vieille capitale, comme groupe, sont plutôt silencieuses, leurs initiatives individuelles sont marquées au coin de la plus entière conformité au programme de l'Association générale et à celui de la sous-section. Chaque membre s'efforce de promouvoir les intérêts de la littérature canadienne et chaque membre enrichit nos lettres des fruits de son travail".

L'Action Sociale Limitée a mis en vente *Le Démon de la Tuberculose*, ouvrage qui est une traduction par M. Patrice Tessier, de Saint-Casimir, des livres de Mary Mack. Cette brochure renferme l'ensemble des notions hygiéniques qu'il importe le plus de vulgariser: "Il peut être un guide précieux pour les tubercu-

leux", dit le Dr Arthur Rousseau; il est empreint d'un bel optimisme qui relèvera le courage des malades et leur donnera la persévérance dans la lutte contre le fléau et surtout pour sa prévention".

Le monde judiciaire de Québec aura désormais son organe; c'est *La Revue du Droit* qui est éditée par la Librairie Garneau et dont vient de paraître le premier numéro. Le directeur de la nouvelle revue est Mtre Eusèbe Belleau, professeur à l'Université Laval, et Mtre Léo Pelland en est le secrétaire de rédaction.

Juges et avocats seront fiers de *La Revue du Droit*. C'est un puissant moyen qu'ils viennent de prendre pour les intéresser davantage à leur profession et leur permettre d'échanger mutuellement leurs idées.

Le premier numéro paru au milieu du mois d'août est particulièrement rempli de choses intéressantes. Trois articles signés par des avocats de Montréal et plusieurs autres de la plume de Québécois en constituent l'attrait principal. Remarquable entre autres, un émouvant article à la mémoire du regretté juge Maréchal.

Le Rév. Père Em. Georges, de l'ordre des Eudistes, vient de publier un travail sur la *Question ouvrière*, établie d'après les principes catholiques. Cet ouvrage est approuvé par l'épiscopat canadien et Mgr L.-A. Paquet prétend qu'il est appelé à redresser plusieurs idées fausses concernant cette épineuse question des relations entre le capital et le travail. La brochure est éditée à Québec, par le Secrétariat des Oeuvres.

M. Ernest Nadeau, de Québec, un chercheur, un fouilleur, m'adresse les notes suivantes extraites de ses "notes de lectures".

"A l'égard du Canada (et des autres ex-colonies françaises) un Français émet une opinion ressemblant très peu à celle de Voltaire: "Pour qui sort de l'Europe occidentale et regarde un peu dans le monde, notre histoire a deux grandes journées, l'une de revers, l'autre de triomphe. Le revers irréparable, ce n'est ni Pavie, ni Saint-Quentin, ni Malplaquet, ni Rosbach, ni Waterloo, ni Sedan, c'est Québec: devant cette ville, dans les plaines d'Abraham, on nous arracha l'empire de l'Amérique, et peut-être de la Terre, le 13 septembre 1759. Le grand jour de triomphe, non pas une de ces victoires aussi stériles que retentissantes dont nos livres sont pleins, mais une de celles qui ouvrent un nouveau lit à quelque grande branche du fleuve de l'histoire, ce n'est ni Marignan, ni Rocroi, ni Fontenoy, ni Marengo, ni Austerlitz, ni Iéna, ni Wagram, c'est la prise d'Alger, le 5 juillet 1830. Elle nous a donné l'Afrique du Nord".

Onésime RECLUS.

(La Terre à Vol d'oiseau. p. 61, vol 88)

Et plus loin: "La perte du Canadda n'est pas seulement la honte de Louis XV, c'est aussi celle de Voltaire, qui écrivait à M. de Chauvelin, gardes des Sceaux: "Si j'osais, je conjurerais à genoux Votre Excellence de délivrer la France du Canada".....

N. B.—O. Reclus, qui écrivait en 1877, (le sus-dit vol.) semble mieux connaître le Canada que les 0.9999999999 des Français de nos jours.

Dans le dernier numéro du *Bulletin de la Société de Géographie de Québec*, nous lisons le dernier article écrit par le regretté professeur de géographie de l'Université de Montréal, Emile Miller. Cet article est intitulé: "Les modifications actuelles du relief" et il devait être le premier d'une série d'études qu'il se proposait de publier dans un second volume faisant suite à son livre intitulé: *Pour qu'on aime la géographie*.

Avec sa livraison de septembre, *L'Enseignement Primaire* que dirige avec tant de compétence M. C.-J. Magnan, inspecteur général des écoles catholiques, est entré dans la 44e année de son existence. Le premier numéro de cette revue parut le 1er janvier 1880 sous le titre de l'Ecole Primaire. L'année suivante le mot "Enseignement" fut mis à la place de "Ecole" et l'*Ecole Primaire* devint *L'Enseignement Primaire* qui a été publié chaque mois, sans interruption, depuis 1881.

L'Enseignement Primaire est donc l'une des doyennes de nos revues canadiennes-françaises. Il est inutile de dire que nous lui souhaitons d'atteindre son demi-siècle le 1er janvier 1930.

Dictionnaire biographique des musiciens:—Les religieuses de la Congrégation des Sœurs Sainte-Anne, du couvent Mont-Sainte-Anne, à Lachine, viennent de publier un ouvrage qui comble une lacune au Canada. Il s'agit en effet d'un ouvrage dans lequel nos musiciens ont leur place à côté des artistes des différents pays. Cette publication, qui donne des biographies assez étendues sur les musiciens, et notamment sur les nôtres, est appelée à rendre de véritables services à tous ceux qui s'intéressent à la musique. Ce travail se recommande par l'abondance et l'exactitude et il sera d'une réelle utilité. Le travail biographique se complète par un aperçu des genres musicaux et un vocabulaire, des plus utiles, des termes musicaux.

A propos de ce dictionnaire, notre collaborateur, M. Léo Roy, nous communique une lettre qu'il a reçue de l'auteur et dans laquelle il est fait mention de nouvelles œuvres musicales de M. Léo Roy. La signature de la lettre nous révélera en plus le nom de l'auteur véritable du *Dictionnaire biographique des Musiciens*.

“J’ai reçu avec votre bonne lettre, votre gracieux envoi, Votre “Sérénade” est d’une inspiration élevée. La poétique pensée qui s’en dégage et le sentiment aux mille nuances qui donne aux sons l’expression, la vie, font la valeur de votre œuvre. Le “O Salutaris” et le “Tantum” ont une richesse d’harmonie qui convient admirablement à la musique religieuse. Je vous offre mes humbles félicitations et aussi ma gratitude. Merci aussi pour l’aide puissante que vous me prêtez en parlant en faveur de notre dictionnaire, (1) que je sais être bien incomplet, bien qu’il soit le résultat de 5 années de travail et de recherches.

Vous savez être indulgent et charitable, vous me défendez; j’en suis touchée et vous en remercie. Que Dieu bénisse vos œuvres en retour! Je me réjouis des succès de votre élève, (2) qui a mérité le “Prix d’Europe;” honneur à son professeur! (3).

Votre très humble,

(Sr. M. VALENTINE.)

Nous publions depuis quelque temps une étude de M. Léo Roy sur “L’esprit, la musique et la morale.” A ce propos, nous aimons à publier deux mots d’appréciation adressés à l’auteur de cette étude et qui viennent, comme on le verra par les signatures, de haut lieu:

PARIS, 3 septembre 1921.

.....“Je vois avec grand plaisir que mon petit discours de Fontainebleau a votre approbation et que mes idées concordent avec les vôtres”. Etc.

(CAMILLE SAINT-SAENS, maître-compositeur français.)

PARIS, 12 novembre 1920.

“Le Comité l’a jugé intéressant”.....au point de vue philosophique de l’art musical.”

(P. CHACORNAC, éditeur).

M. Joseph Lavoie, du bureau des archives judiciaires de Québec, a eu l’idée excellente sous tous rapports, idée que bien d’autres devraient méditer, d’écrire l’histoire de sa famille de 1650 à 1921. C’est dire que l’auteur, qui est d’origine française, ses ancêtres venant de Normandie, s’est imposé un travail énorme pour rétablir les généalogies de sa famille. C’est cependant ce qu’il a fait. Dans un volume de 400 pages, M. Lavoie a démêlé l’écheveau de sa généalogie et a mené son travail à un beau résultat. Dans le cours de ses recherches, l’auteur a, naturellement, eu l’occasion de rencontrer des événements historiques qui ajoutent à la valeur de son œuvre. C’est principalement l’histoire du district de Kamouraska et des paroisses de Saint-Denis, Saint-Philippe et Mont-Carmel que l’auteur a été appelé à écrire en écrivant l’histoire de sa famille qui est venue de France planter sa tente dans ce joli coin de la province de Québec.

(1) “Dictionnaire biographique de musiciens.”

(2) Melle Anna-Marie Messénie.

(3) Professeur de piano Mme Berthe Roy, Professeur d’harmonie: M. Léo Roy.



L'on voudra bien adresser les commandes commé suit:

Le Terroir

Case postale 366,
Québec

Les livres canadiens sont aujourd'hui très recherchés par les bibliophies et ils sont généralement rares, du moins pour la plus grande partie. Nous sommes heureux d'établir le Service de Librairie du Terroir qui donnera, croyons-nous, pleine satisfaction. Grâce à ce service, nous croyons être en mesure de remplir toute commande de livres canadiens, anciens et nouveaux, qu'on voudra bien nous faire parvenir, et cela au plus bas prix de livre canadien. Nous publions une septième liste des livres canadiens dont nous pourrons disposer; elle sera suivie d'autres listes à l'infini. Nous ajoutons les prix de ces volumes. L'on peut même nous commander les livres qui n'apparaissent pas actuellement sur nos listes:

SEPTIÈME LISTE

GÉRIN-LAJOIE.—Jean Rivard économiste, pour faire suite à Jean Rivard le défricheur.	0.65
GIRARD, RODOLPHE.—Contes de chez nous.	1.50
HOUDE, FRÉDÉRIC.—Le Manoir mystérieux ou les victimes de l'ambition.	0.60
LEMAY, GEO.—Petites fantaisies littéraires.	0.75
LEMAY.—Le même.	0.75
LEPROHON, MADAME.—Armand Durand.	1.00
LEPROHON.—Antoinette de Mirecourt ou mariage secret et chagrins cachés.	1.00
LUSIGAN, ALP.—A la mémoire de Alp. Lusignan. Hommage de ses amis et confrères.	1.00
MARMETTE, JOS.—Le tomahawk et l'épée.	1.50
MARMETTE.—Les Machabées de la Nouvelle-France.	1.50
MARMETTE.—François de Bienville. Scènes de la vie canadienne au XVIIème siècle.	1.75
MARMETTE.—Récits et souvenirs.	2.50
MONTREUIL, GAÉTAME DE.—Fleur des ondes.	0.75
MORISSET, J. T.—Au coin du feu. Nouvelles, récits et légendes.	0.50
MOUSSEAU, ALF.—Au village.	0.60
PRÉVOST, PAUL-EMILE, M.D. L'Epreuve.	0.70
ROUSSEAU, ED.—Deux récits. A Carillon. Dans un yacht.	1.00

Phones { 6540
6541

Importateur de Nouveautés

Jules Gauvin

Représentant: Hardes faites

"SEMI-READY"

Spécialité:

Confection pour hommes,
femmes et enfants.

183, rue St-Joseph

QUEBEC

Buvez l'eau minérale
CLAIRE FONTAINE

La meilleure au monde

M. TIMMONS & SON
QUEBEC

Messieurs Voulez-vous être
chic? Habillez-
vous chez

A. DEMERS

260, ST-JEAN

Phone 1864

QUEBEC

A. LANGLOIS

BIJOUTIER

238, rue ST-JEAN, - - - QUEBEC

— Phone 4140 —

Nous gardons des bijoux pour tous les goûts et toutes les bourses.
Venez vous convaincre

F.-H. LEVASSEUR

ASSURANCES

VIE, FEU, ACCIDENT, GUARANTIE, ETC.

126 Rue St-Pierre,

QUEBEC

Phone 7250-7251



Vous désirez des

CHOCOLATS?

Demandez les

CANDIAC

Ce sont les meilleurs

Notre devise, comme nos produits, se résume en
un seul mot:

EXCELLENCE

*Bonbons Candiac
(Canada) Limited*